

À propos de la torture

Gloria Escomel, Montréal, Boréal, 372 p.

Michel Dallaire, *Terrains vagues*, VLB éditeur, 1991, 120 p.

Martin Pelchat, *6.5 à l'échelle de Richter*, Montréal, VLB éditeur, 1992, 192 p.

Andrée Poulin

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, A. (1992). Compte rendu de [À propos de la torture / Gloria Escomel, Montréal, Boréal, 372 p. / Michel Dallaire, *Terrains vagues*, VLB éditeur, 1991, 120 p. / Martin Pelchat, *6.5 à l'échelle de Richter*, Montréal, VLB éditeur, 1992, 192 p.] *Lettres québécoises*, (67), 21–22.

Gloria Escomel, Montréal, Boréal, 372 p., 27,95\$.

Michel Dallaire, *Terrains vagues*, VLB éditeur, 1991, 120 p., 14,95\$.

Martin Pelchat, *6,5 à l'échelle de Richter*, Montréal, VLB éditeur, 1992, 192 p., 16,95\$.



À propos de la torture

Gloria Escomel parle de la torture avec une certaine mesure ;
Michel Dallaire et Martin Pelchat nous la font, quant à eux, subir !

ROMAN

Andrée Poulin

Pières s'AMORCE DANS LA DOULEUR ET L'HORREUR, avec une scène de torture, qui, sans entrer dans les détails atroces, sans sensationnalisme, n'en reste pas moins éprouvante. Efficace, coupante comme un stylet, l'écriture va droit au drame et droit au cœur. Tel sera le ton du deuxième roman de Gloria Escomel.

Dans ce roman porté par trois beaux personnages de femmes, journaliste et écrivaine, Escomel, fait l'apologie de la démocratie, du militantisme et du devoir social.

Originaire du Riomar, pays fictif d'Amérique du Sud, Claire est journaliste à Montréal. Lorsque sa grande amie Anna est portée disparue, elle quitte le Québec et part à sa recherche. Arrêtée par les militaires, Claire est emprisonnée et torturée, puis libérée à l'annonce de la fin de la dictature.

Plutôt que de retourner dans le confort douillet de l'exil, Claire décide de rester dans son pays et de lutter pour la démocratie avec les seules armes dont elle dispose : les mots. Comme elle a été défigurée par la torture, elle devient alors la Carmen Quintana du Riomar, témoignant de la barbarie du régime militaire. Aux côtés d'Anna et de sa sœur Dinorah, elle se lance dans un fougueux combat contre la désinformation, la fourberie, la récupération et les magouilles politiques, tous ces

pièges semés sur le parcours séparant la mort d'une dictature de la naissance d'une démocratie.

Ferveur d'un peuple enfin libre

Bien placée pour traiter en profondeur de ce sujet, puisqu'elle est née à Montevideo et a fait plusieurs reportages en Uruguay, au Chili et en Argentine, Gloria Escomel a privilégié ici le réalisme, refusant d'embellir la réalité, d'édulcorer la tyrannie, marque de commerce de ces régimes despotiques d'Amérique du Sud. Excellant à créer des atmosphères, l'écrivaine décrit à merveille ce bouillonnement d'un pays qui rejette ses chaînes, cette ferveur fébrile d'un peuple enfin libre après avoir été si longtemps étouffé.

Les trois personnages principaux de *Pièges* sont des batailleuses; trois femmes fortes, prêtes à risquer leur peau pour leurs convictions. Grâce à une fine analyse psychologique, elles sont présentées comme étant héroïques, mais aussi très humaines. Convaincues de la nécessité de leur combat, elles sont tout de même tourmentées par le doute, et leur courage est souvent ébranlé par des peurs très vives. Dans ce touffu roman d'idées, les personnages réfléchissent beaucoup, débattent longuement dictature, torture, politique, journalisme,

féminisme ou homosexualité. Bien que certains passages de *Pièges* prennent des allures d'écrit polémique, l'auteure se garde bien d'être sectaire, ayant toujours un personnage pour nuancer les propos ou présenter un argument contraire.

Réquisitoire contre la violence et la répression, *Pièges* se classe du côté de la littérature de combat. Si la théorie prend souvent le dessus sur le littéraire, Gloria Escomel réussit cependant à éviter le piège du ton moralisateur. Un peu d'humour et moins de longueurs dans certains dialogues auraient allégé ce roman dense et grave, mais la richesse du propos et la fluidité du style sauvent l'histoire du mélodrame sentencieux.

Solidement documenté, ce roman a le grand mérite de chatouiller la conscience, de susciter la réflexion, et cela avec une acuité bouleversante, une grande noblesse.

Un flou lassant

Autant *Pièges* saisit aux tripes, autant *Terrains vagues* laisse une impression d'indéfinissable et d'inachevé. Avec ce roman aussi vague que son titre, Michel Dallaire, un jeune poète franco-ontarien s'est pourtant mérité le prix littéraire Jacques-Poirier. Sans être dépourvu de talent, l'auteur a cependant omis de donner à son livre des traits distinctifs, un peu de couleur afin de le sortir de ce flou qu'il a sûrement voulu poétique, mais qui finit par lasser.

Terrains vagues met en scène une femme dont on saura peu, sauf qu'elle est originaire d'un petit village du nord de l'Ontario. Accompagnée de son amant Sacha, cette femme, sans nom et sans âge, erre dans Amsterdam, Paris, Nice. Bien qu'ils soient tous deux « en quête du pays qui les habite », ces amants indolents passent le plus clair de leur temps à picoler, faire l'amour ou dormir. Englués dans une torpeur narcissique, ils dérivent tranquillement, sans plaisir, ni désespoir.

Quelquefois, Sacha trouve l'énergie d'écrire quelques vers sur des bouts de papier. Quant à la narratrice, elle noircit des pages de son journal-thérapie, s'y soulage, par allusions voilées, d'une vieille plaie mal cicatrisée. Petite fille, elle aurait été victime d'un oncle vicieux et, depuis ce scandale familial étouffé, elle traîne « sa haine comme un boulet ».

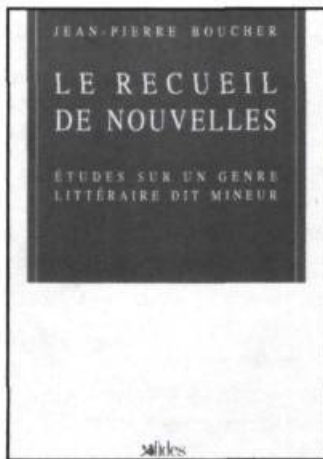


Gloria Escomel



Jean-Pierre Boucher
**LE RECUEIL
DE NOUVELLES**

Études sur un genre littéraire
dit mineur



Volume de 220 pages, 19,95\$

On a souvent eu tendance à considérer la nouvelle comme un genre mineur, même si elle est pratiquée depuis toujours par les plus grands écrivains. Séduisante ou amusante, insolite ou familière, tragique ou fantaisiste, la nouvelle se prête à tous les tons et sa popularité grandissante montre qu'elle est particulièrement accordée à la sensibilité contemporaine.

Dans son livre, Jean-Pierre Boucher nous fait découvrir ou redécouvrir les œuvres d'Adrienne Choquette, de Jacques Ferron, de Madeleine Ferron, d'Alain Grandbois, de Madeleine Grandbois, d'Anne Hébert, de Claire Martin et de Gabrielle Roy. Du coup, il met en évidence une dimension particulièrement révélatrice de la littérature québécoise contemporaine.

Jean-Pierre Boucher enseigne la littérature à l'Université McGill. Il est l'auteur de plusieurs études littéraires et d'œuvres de fiction.

Un ouvrage québécois qui se propose de redorer le blason du récit bref. (...) Des arguments irréfutables qui toucheront au cœur les amants de la nouvelle. (Odile Tremblay, Le Devoir)

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Mélancolique dissection du malheur

Malgré son amertume devant ce qu'on lui a fait, ses regrets sur ce qu'elle aurait pu faire, sa frustration devant ses «horizons bloqués», la narratrice porte tout de même assez bien son spleen. Sans sombrer dans les larmoiements, elle dissèque mélancoliquement son malheur, mais reste digne et détachée.

À part les mouvances nébuleuses dans l'esprit de la narratrice, *Terrains vagues* ne comporte aucun mouvement, pas d'intrigue, peu d'action. Souvent laconique, le style ne vient guère ébranler ce statisme. L'usage fréquent de phrases brèves, dépourvues de verbes, donnent parfois l'impression d'un long poème en vers libres.

Les métaphores poétiques, les associations de mots élégants et inusités sont malheureusement perdues dans les redites, l'abus de l'ellipse, les trop nombreux non-dits.

Dans son journal de voyage, la narratrice note une réflexion sur le souvenir, qui serait pour elle semblable à «une boule de glaise, un bloc de marbre qui n'ose révéler sa forme définitive». Tiens, tout comme dans *Terrains vagues*.

Une véritable logorrhée

Alors que Michel Dallaire n'en dit pas assez, Martin Pelchat en dit beaucoup trop. Le premier roman de ce jeune auteur, aussi journaliste au quotidien *La Presse*, tient de la logorrhée.

Parti à l'épouvante, il déverse dans *6,5 à l'échelle de Richter* un flux verbeux, trop souvent gratuits comme saisi d'un frénétique besoin de se gargariser de ses idées ou de ses bons mots.

Travaillant comme tâcheron dans un journal à Montréal, le personnage principal du roman se décrit comme un «desperado à la recherche, comme Colomb, de quelques épices». Lors d'une virée à Chicoutimi, ce jeune homme a le coup de foudre pour une belle inconnue aperçue dans un dépanneur. Un tremblement de terre inopiné l'empêche de se lancer à la conquête de cette beauté, et, lorsqu'il reprend ses esprits, sa future flamme a disparu.

Pour retrouver sa dulcinée, le narrateur se lance dans une quête éperdue qui le mènera jusque dans une réserve du Montana, en pleine rébellion amérindienne. Se succèdent alors des aventures abracadabrantes, sans aucune vraisemblance. L'intrigue dérape, zigzague, va partout et nulle part à la fois, tombe dans le vrai vaudeville.

L'auteur a du vocabulaire, un certain sens du rythme et du rebondissement, une aisance certaine avec les mots, et le narrateur a des opinions sur tout. Si seulement l'auteur avait épuré son style, étoffé ses personnages, dosé davantage son humour facile et surtout s'était abstenu de ces galipettes stylistiques très m'as-tu-vu, son livre aurait été moins agaçant.

6,5 à l'échelle de Richter se voulait sans doute un roman sarcastique, branché et «politiquement correct», mais il ne réussit qu'à être une historiette falote, enrobée dans un verbiage narcissique.

Martin Pelchat se donne lui-même la corde pour se pendre, lorsqu'à la dernière page de son roman, il pose la question suivante : «Quel écrivain québécois est commis dans un quotidien montréalais ?»

